

La brocanteuse eut un geste d'impatience. S'adressant à son fils :

— Tu veux bien m'attendre un instant ! dit-elle.

Et, sans avoir donné à Paul le temps de répondre, elle sortit. Elle revint au bout de dix minutes, la main pleine de pièces d'or.

— C'est le prix de mon bronze, dit-elle ; tiens, Paul, prends cela.

— Merci, ma mère, répondit-il, ce que mon père me donne chaque mois me suffit amplement.

Un sentiment d'amère jalousie brilla dans les yeux de la mère.

— Alors, fit-elle tristement, tu veux bien tout accepter de ton père, mais de moi, rien ?

— Si, si, ma mère, dit-il très ému, donnez, j'accepte.

Et pour effacer l'impression pénible, il l'embrassa avec effusion.

Elle redevenait souriante.

Mais il était dans sa destinée de ne pouvoir s'abandonner quelques instants aux douces émotions sans que quelque image importune vint lui rappeler la fragilité de ses joies.

Comme tous ceux qui, pour arriver à leur but, prennent des voies souterraines, elle tremblait que quelque circonstance imprévue ne vint la terrasser.

La loyauté même de son fils l'effrayait.

Paul avait pris son chapeau et était prêt à partir.

— Déjà ! soupira-t-elle. J'avais un tas de choses à te dire ; mais quand tu es auprès de moi, l'émotion, le bonheur me font perdre la mémoire. Ah ! il est bien heureux, ton père il t'a tous les jours !

— Je reviendrai souvent, ma mère, je vous le promets.

— Osi, oui, mon cher enfant ; je ne saurais trop te le répéter, tu es toute ma joie, toute ma consolation, toi seul as le pouvoir de chasser la tristesse qui, trop souvent, me serre le cœur.

Elle accompagna son fils jusqu'à la porte du magasin et, pensive, le regarda s'éloigner. Quand il eut disparu, elle rentra.

Si son fils avait le pouvoir de chasser la tristesse de son cœur, il avait aussi celui d'assainir ses pensées, mais pas assez pour faire d'elle une autre femme.

Elle sentait bien qu'elle s'était engagée dans une voie mauvaise, peut-être même dangereuse ; mais elle était lancée en avant et ne pouvait songer à s'arrêter. D'ailleurs, jusqu'alors, tout souriait à ses combinaisons ; pourquoi se serait-elle arrêtée ? Est-ce que les événements ne lui donnaient pas raison ?

Georgette et son fils s'aimaient ; rien de plus naturel et de plus simple, après tout, que leur mariage. Eh bien, après le mariage, qui donc oserait lui reprocher le bonheur des deux jeunes gens ? Est-ce qu'on pourrait lui faire un crime d'avoir mis la femme de son fils en possession d'une immense fortune ?

Ainsi raisonnait la marchande à la toilette pour s'affermir dans ses résolutions et s'amnistier elle-même. Mais avant d'arriver au résultat désiré, elle ne se dissimulait pas les difficultés qu'elle aurait à surmonter et toutes les inquiétudes qu'elle allait avoir.

Avant tout, étant bien convaincue que le marquis de Mimosa n'existant plus, il fallait savoir ce qu'étaient devenus ses biens, en quelles mains ils étaient tombés et ce qu'elle aurait à faire, armée du testament, pour les revendiquer au nom de la légitime héritière.

Après avoir réfléchi, elle comprit que le mieux à faire était d'employer l'intervention d'une de ces agences d'informations qui fournissent à prix d'argent les renseignements que l'on a intérêt à posséder.

Elle consulta l'annuaire Didot, qui, entre plusieurs de ces sortes d'agences, lui indiqua celle d'un individu du nom de Brévanne. — *Renseignements sur tous pays. — Discrétion. Célérité*, — dont les bureaux étaient installés rue Sainte-Anne.

XIII.—L'AGENCE BRÉVANNE

Il y a à Paris un assez grand nombre d'agences de renseignements. Les unes ont la spécialité de faire connaître le plus ou moins de solvabilité des négociants et commerçants de Paris, des autres grandes villes de France et même de l'étranger ; elles indiquent la situation de tel ou tel, dans quelle mesure on peut faire crédit à celui-ci, quel degré de confiance on peut accorder à celui-là ; elles font savoir que tel gros négociant ou manufacturier, qui paraît très au-dessus de ses affaires, n'est que dans une prospérité factive et marche inévitablement vers la faillite.

Grâce à un système d'espionnage habilement organisé, elles sauront vous dire si une jeune fille, qui passe pour être très sage, a bien le droit au titre de rosière ; si un jeune homme que l'on songe à prendre pour gendre n'est pas engagé dans une liaison difficile à rompre.

C'est véritablement dans ces agences que sont les terribles yeux d'Argus.

Quelle que soit la question que vous leur posiez, elles se chargeront de vous fournir la réponse : ce n'est qu'une question de temps et de prix.

C'est à cette dernière catégorie qu'appartenait l'agence dirigée par le sieur Brévanne.

Raymond Brévanne, après une jeunesse fort orageuse pendant laquelle il avait gaspillé, croqué à belles dents l'héritage de ses parents, était entré dans la brigade de Sûreté où l'on avait apprécié sa finesse, son tact, son esprit, et, son flair infatigable et l'habileté avec laquelle il savait découvrir une piste, puis la suivre en limier émérite sans jamais se laisser égarer.

Il était homme de ressources. Il connaissait les dessous de la vie pa-

risienne, il avait été initié à beaucoup de mystérieuses histoires et savait quel parti on pouvait tirer des vices des uns, des embarras des autres.

Ses fonctions de policier lui avaient créé de nombreuses relations ; certains riches personnages qu'il sut intéresser, séduire par son esprit délié, la souplesse de son intelligence, et qui, d'ailleurs, le connaissaient comme un homme d'action, très entreprenant, n'hésitèrent pas à lui avancer les fonds qui lui étaient nécessaires.

Il fonda son agence de renseignements, qui, après des commencements modestes, prit bientôt une rapide extension et devint la maison la plus importante de ce genre.

L'agence Brévanne occupait une maison toute entière, ayant plusieurs escaliers et son entrée sur deux rues, afin de donner à ceux qui venaient des garanties contre les regards indiscrets.

Le sieur Brévanne avait sous ses ordres un nombreux personnel à Paris et des correspondants dans beaucoup de villes de France et même à l'étranger. Ses bureaux constituaient une autre préfecture de police où chacun avait ses attributions spéciales.

Ce policier de haute marque tenait les fils d'une foule d'intrigues souvent très compliquées et se vantait, auprès de ses intimes, d'être en mesure de publier des *Mémoires du Diable* bien autrement intéressants que ceux de Frédéric Soulié.

A l'heure où nous pénétrons dans le cabinet de Raymond Brévanne, il est assis devant son bureau, occupé à dépouiller sa correspondance ; beaucoup de lettres étaient écrites en chiffres, dont personne dans son entourage ne connaissait la clef.

M. Brévanne avait la taille un peu au-dessus de la moyenne, les joues pleines, le teint fleuri, toutes les apparences d'un joyeux vivant, d'un bon enfant dont aucune grave préoccupation ne trouble l'insouciance épicurienne.

Mais en l'examinant attentivement on était bientôt frappé de la finesse de son sourire et de l'expression indéfinissable que l'habitude de la réflexion donnait à sa physionomie. On soutenait difficilement l'éclat de ses yeux qui allaient fouiller jusqu'au fond de l'âme les plus secrètes pensées de ses interlocuteurs.

Notre personnage leva la tête au bruit que fit un de ses employés en entrant dans le cabinet.

— Qu'est-ce ? fit-il.

— Une dame très élégamment mise demande à parler à M. Brévanne.

— A-t-elle dit pourquoi ?

— Pour une affaire importante.

— Alors, je vais la recevoir.

Il prit un tas de lettres, de celles qui n'étaient pas chiffrées, et les tendit à l'employé, disant :

— Faites entrer cette dame, puis vous ferez la distribution de ces lettres au chef de service.

L'employé sortit du cabinet, et un instant après la dame annoncée y entra.

C'était la marchande à la toilette.

Elle avait été bien inspirée en choisissant l'agence Brévanne, mais elle ne savait pas, en s'avançant vers cet homme, qui s'était levé pour la recevoir, qu'elle se trouvait en présence d'une célébrité policière.

Il accueillit la visiteuse avec son sourire le plus engageant et une grande aisance de manières qu'aurait pu lui envier l'homme le plus rompu aux usages du monde.

— Veuillez vous asseoir, madame, dit-il.

Et de la main il lui indiqua un fauteuil disposé de telle sorte qu'elle se présentait de face et en pleine lumière.

— Madame, reprit-il quand elle se fut assise, vous avez à me parler, m'a-t-on dit, d'une affaire importante.

— Oui, monsieur, très importante.

— Eh bien, madame, je suis tout à vous.

— Il s'agit de renseignements que je voudrais avoir.

— Tous les renseignements, madame, de quelque nature qu'ils soient, je pourrai vous les fournir.

— Même s'il faut les aller chercher en Espagne ?

— On les irait chercher en Chine, si l'on y mettait le prix, bien entendu.

Mais avoir quelque chose à découvrir en Espagne ne me paraît pas présenter de bien grosses difficultés. Du reste, seraient-elles énormes qu'elles ne m'effrayeraient point ; on met plus de temps et l'on dépense plus d'argent, voilà tout, ici nous ne connaissons pas le mot impossible.

Il se leva et alla prendre dans un casier un gros registre qu'il ouvrit sur le bureau, devant lui.

— Mais si vous le voulez bien, madame, reprit-il, nous allons procéder par ordre. D'abord, veuillez avoir l'obligeance de me donner votre nom.

La marchande à la toilette eut un moment d'embarras et d'hésitation. Brévanne attendait la plume à la main.

— Monsieur, dit-elle, il est bien entendu que je puis avoir en vous la plus entière confiance et que je compte sur votre absolue discrétion ?

— Soyez tout à fait tranquille, madame, la discrétion est le premier devoir de ma profession ; jamais les secrets qui me sont confiés ne sortent d'ici ; ce livre, qui les contient cependant n'est que le memento de mes opérations, n'est ouvert que par moi.

Voyez tous ces cartons qui garnissent les murs de mon cabinet ; que de secrets ils contiennent ! Ce sont autant de dossiers auprès desquels les vingt-deux mille dossiers dont on a tant parlé ne sont qu'un jeu d'enfant.

Mon métier est de faire pénétrer partout mes investigations, de tout voir, de tout savoir et de tout oublier. La confiance que j'inspire à mes clients est sans doute dans le soin que j'apporte à les satisfaire, mais elle est aussi dans ma discrétion ; ils savent que ce qui se passe entre eux et moi ne sera jamais divulgué. Je pourrais faire mettre sur la porte de mon cabinet,